

Le sens symbolique de cette torture est analysé en détail par Lincoln. Le dispositif de l'auge a pour fonction de démontrer comment Mithridate, auquel n'est pourtant donné qu'une nourriture « exquise et pure », sensée ne pas produire d'excréments, est en vérité rongé de l'intérieur par les agents du « mal » et du « mensonge », par ces vers et cette vermine qui entraînent sa mort. L'image de son corps et de ses chairs putréfiées devient la démonstration de son mensonge : Mithridate est pourri car Mithridate est pourriture.

Lincoln, en fin de compte, questionne ce contraste paradoxal entre l'image idéale que les Achéménides se donnent d'eux-mêmes et l'image des viscères dévorées du malheureux supplicié. Un raisonnement qui se laisse facilement transposer à l'analyse des images de tortures d'Abu-Ghraïb. Rappelons pour conclure, avec Lincoln, qu'au lendemain de la « victoire » américaine en Irak, George W. Bush devait prononcer un discours célèbre parsemé de citations du prophète Isaïe. Des citations qui, une fois replacées dans leur contexte (Is. 61,1), évoquent précisément l'avènement d'un monde meilleur et désormais affranchi du mal grâce à l'intervention du « messie de Yahvé », Cyrus le Perse.

DANIEL BARBU

*Le dernier païen. Mémoires de Sulpicius Alexander, agens in rebus (331-420)*, F. PASCHOUD, Nice : Éditions Bénévent, 2008.

Professeur de langue et littérature latines à l'Université de Genève pendant 34 ans, François Paschoud est à la retraite depuis quelques années. Non content de poursuivre de savantes recherches sur les historiens de l'Antiquité tardive dont il est un des spécialistes et éditeurs les plus réputés, le voici désormais auteur d'un roman historique construit comme un oracle, dont le sens se dévoile peu à peu, élément par élément, toujours après coup.

« F. P. » (*sic*) met en scène, en introduction de ce « thriller tardo-antique », la découverte d'un très vieux manuscrit dont le propriétaire lui interdit sous serment de faire une copie. « F. P. » n'a que le loisir de lire et de traduire ce texte inédit et extraordinaire, qui contient les mémoires possiblement autographes du « dernier païen ». Le manuscrit lui-même part en fumée au-dessus de Lockerbie en 1988, dans le vol Pan Am 103. « F. P. » étant François Paschoud, il fallait s'attendre à ce qu'il copie malgré tout certains passages, dont il nous donne les textes latins (parfois en édition critique),

heureusement accompagnés d'une traduction. Des notes érudites en bas de pages commentent l'ensemble du récit, le rendant accessible à un lecteur normal et contemporain.

L'auteur fictif de ces « mémoires », Sulpicius Alexander, est né le même jour que l'Empereur Julien dit l'Apostat, auquel le destin ne tarde pas à le lier. Devenu *agens in rebus*, à la fois homme d'affaire et haut fonctionnaire des postes et communications impériales, il se voit chargé, par décret énigmatique prononcé sur la montagne sacrée de Mercure (c'est l'oracle), de la délicate mission de protéger l'enfant secret de l'Empereur païen, le mystérieux et quasi divin Marc-Aurèle, puis de s'occuper du fils de celui-ci, nommé Julien à son tour (comme son grand-père). Une suite échevelée d'aventures rocambolesques font circuler ces personnages et de truculents acolytes dans tout l'Empire, d'Antioche jusqu'en Gaule, et retour, en passant par la Grèce et Rome, et même l'Égypte où Sulpicius Alexander entend parler, 1500 ans avant sa redécouverte par la National Geographic Society, de *l'Évangile de Juda* (p. 319). Ceci dit, c'est plutôt contre son gré que notre « dernier païen » devient, sur le tard, une sorte d'historien des religions, médiocre il faut le dire.

Poursuivi par de mystérieux sbires craignant un retour du paganisme, il finit en effet par se trouver séparé de l'objet de sa mission (le petit fils de Julien), dont il perd la trace. Devenu vieux, et persuadé qu'il ne connaîtrait jamais le fin mot de l'histoire, il se repose en son jardin d'Antioche. Mais il est soudain relancé dans l'aventure par un étrange messenger, qui l'enjoint de se rendre dans un petit village de Syrie où se dresse une colonne du haut de laquelle Syméon (le Saint) harangue une foule de gueux. La fin de l'oracle est alors réalisée, quand Sulpicius Alexander découvre que le Saint Stylite, ce fanatique en christianisme dont les fidèles adorent les excréments, n'est autre que le petit-fils de l'Empereur apostat, sa dernière métamorphose. C'en est alors finit du « paganisme », définitivement vaincu par la religion de Constantin. La victoire du christianisme fait l'objet, *in fine*, d'une dissertation savante et malheureuse, à laquelle le héros vieillissant et désabusé se livre dans les dernières pages de ses mémoires, écrites dans son jardin.

Quant à la religion personnelle du « dernier païen », elle est particulièrement fruste et peu recommandable : cet excellent cavalier aime les femmes, quand elles ne sont pas noires (p.35), quand elles sont d'une ignorance abyssale (mais d'une extrême vivacité d'esprit : p. 189) ; il les traite comme des pouliches (la chose est techniquement développée p. 164), et c'est à ces dernières qu'il adresse un hymne, à la manière dont les Anciens adressaient des hymnes aux déesses : « Je te salue, Zelfa, jument de ma jeunesse, je te salue Orbona, jument de mon âge mûr, je te salue, Taiana, jument de ma vieillesse, soyez bénies entre tous les chevaux [...] » (p. 305).

Curieux texte, donc, d'une époustouflante érudition, construit comme un roman policier, mais dont on se demande pourquoi il s'intitule « Le dernier païen ». À l'époque où Paschoud situe son héros, en effet, le paganisme vient d'apparaître. Cette invention chrétienne est loin d'être mourante.

PHILIPPE BORGEAUD

---

*Comprendre et décrire le sacrifice : les réflexions des Romains sur leur propre religion à partir de la littérature antique*, F. PRESCENDI-MORRESI, Stuttgart : F. Steiner, 2007.

---

Dans ce livre, fruit de sa seconde thèse de doctorat soutenue à l'Université de Genève en 2005, Francesca Prescendi-Morresi entend explorer le sacrifice public sanglant par le biais de la littérature romaine antique. Son but n'est pas de faire le point des connaissances actuelles des procédures sacrificielles, mais d'étudier la réflexion des Romains sur leur propre rituel, d'analyser les différentes interprétations qu'ils en donnent et le dialogue continu et transhistorique qui en découle.

Dans la première partie, « Décrire le sacrifice », après l'analyse des différents gestes qui constituent cet acte, Francesca Prescendi-Morresi propose un modèle de son déroulement. Elle tire de cette description qui ne se veut pas exhaustive les caractéristiques proprement romaines du sacrifice : la *praefatio* (libation d'encens et de vin), le fait de sacrifier la tête couverte et surtout l'*immolatio* qui consiste à saupoudrer la victime sacrificielle de *mola salsa*, mélange de farine et de sel. Grâce à l'étude des différentes séquences qui constituent le rituel, l'auteure définit le sacrifice romain comme un canal de communication entre monde divin et humain au travers duquel l'homme peut adresser demandes, hommages, remerciements ou excuses, auxquels la divinité peut répondre.

Dans la seconde partie, « Les exégèses des gestes et des ingrédients du rituel », l'auteure dessine la longue histoire des traditions concernant le sacrifice et laisse apparaître en filigrane toute la discussion des antiquaires romains à propos de leur religion : pourquoi fait-on des libations d'encens et de vin ? Qu'est-ce que ces substances ont à voir avec les dieux ? Le choix des victimes est-il arbitraire ou montre-t-il déjà une intervention divine ? À quel moment le dieu intervient-il dans le rituel ? Dans la dernière partie de ce chapitre, afin de saisir plus clairement ce qu'est une offrande, l'auteure reprend et complète le dossier des *exta*, ces morceaux particuliers de la victime sacrificielle, et s'intéresse aux événements exceptionnels qui interviennent à leur sujet, comme par exemple le vol des *exta* et sa manducation par les hommes.